

FORSEY, Eugene, *A Life on the Fringe*. Toronto, Oxford University Press, 1990. viii-242 p. 24,95 \$

Xavier Gélinas

Volume 45, numéro 2, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304978ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304978ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gélinas, X. (1991). Compte rendu de [FORSEY, Eugene, *A Life on the Fringe*. Toronto, Oxford University Press, 1990. viii-242 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(2), 277–279. <https://doi.org/10.7202/304978ar>

FORSEY, Eugene, *A Life on the Fringe*. Toronto, Oxford University Press, 1990. viii-242 p. 24,95\$

Quel homme que cet Eugene Forsey! Né à Grand Bank (Terre-Neuve) en 1904 et décédé à Victoria au début de cette année, il cumula plus d'expériences dans sa longue vie que n'en pourraient se targuer la plupart de ses contemporains. Dans ses souvenirs au style enlevé, émaillés de réminiscences littéraires du meilleur aloi (de Chaucer à Kipling, en passant par Shakespeare et Hobbes), Forsey nous relate, sur un mode qu'il veut anodin, voire frivole, les hauts faits de sa carrière, et nous transmet ses observations sur ce qui l'a hanté sa vie durant. L'auteur était un représentant typique d'une certaine génération d'intellectuels anglophones engagés, passionnés par leur pays — ce qui donne des pages vitrioliques sur le nationalisme québécois — et par leur perception de la justice sociale, à la Frank Scott ou Leonard Marsh. Il s'en est distingué par une carrière éclectique et son refus de se

laisser encarcaner dans un ghetto, fût-il doré, et de jouer au pontife. Forsey fraya dans maints milieux et ne se départit jamais d'une curiosité enthousiaste, ce qui rend son témoignage attachant et intéressant.

Son enfance terre-neuvienne prend fin abruptement à l'âge de... huit mois, alors qu'un revers de famille en fait un «immigrant involontaire au Canada», à Ottawa. Un grand-père employé à la Chambre des Communes éveille en lui une passion pour la chose parlementaire qui le consumera toute sa vie. Parvenu à l'âge d'homme, Forsey entreprend des études en sciences économiques et politiques dans une université McGill peuplée d'excentriques professeurs. À la fin des années vingt, une bourse Rhodes l'expédie à Oxford, où il rassemble la documentation de sa thèse de doctorat, *The Royal Power of Dissolution of Parliament in the British Commonwealth*. L'ouvrage démolira les prétentions de Mackenzie King dans la crise constitutionnelle qui l'oppose au gouverneur général, Lord Byng, en 1926. Ce séjour oxonien lui dessille les yeux sur les idées nouvelles; c'est ainsi que l'auteur, *tory* bon teint, tendance Meighen, se convertit au socialisme démocratique — sans nous expliquer pourquoi.

De retour au pays, douze ans d'enseignement à McGill le découragent de cette institution sclérosée. C'est que le turbulent Forsey s'adonne à la pratique de ses nouvelles idées de gauche et rêve d'un *Labour* canadien. On le retrouve chez les penseurs de la Ligue pour la reconstruction sociale, aux origines du CCF, parmi les croisés des libertés civiles contre la Loi du Cadenas... Ses supérieurs multiplient les tracasseries et c'est avec joie que Forsey abandonne l'université pour accepter la tâche de directeur des recherches au Congrès du travail du Canada, poste qu'il occupe près de trente années, ponctuées de tentatives électorales infructueuses, au service de la cause social-démocrate. Il est finalement nommé sénateur — libéral! — sous Pierre Trudeau, en 1970. Le couperet de la retraite obligatoire lui fait quitter le Sénat en 1979, mais Forsey reste à Ottawa, prodiguant des conseils aux politiques et aux mandarins. Au fil des ans, il aura aussi appartenu au Bureau des gouverneurs de la radio-télévision, l'ancêtre du CRTC, en plus d'assumer diverses charges d'enseignement en sciences politiques.

Voilà un assortiment de cadres d'action, de champs d'intérêt où des historiens spécialisés dans plusieurs domaines devraient trouver leur pitance. Ils trouveront dans *A Life on the Fringe* des portraits bien campés, des propos croustillants, le tout à profusion. Mais l'apport du volume restera justement anecdotique et se bornera à ce matériau propre à des notes de bas de page, comme nous en prévient Forsey dans sa préface; ils n'apprendront pas grand-chose susceptible de parfaire leurs connaissances.

La modestie de l'auteur cause ici un problème. Soucieux de ne pas jouer au poseur, Forsey s'efface devant des individus plus prestigieux, prétend avoir vécu en marge des vrais décideurs. Sa retenue détonne heureusement dans le genre des mémoires, trop souvent prétexte à vantardises et plaidoyers *pro domo*. Mais Forsey tombe dans l'excès contraire, et c'est à un supplice de Tantale que les historiens seront conviés: un sujet prometteur est à peine abordé qu'il cède la place à un nouveau, sans que rien de substantiel n'ait été révélé.

Un exemple: à la Ligue pour la reconstruction sociale, qui joua un rôle-clé dans l'émergence du CCF, Forsey occupe une position centrale et rédige les deux tiers de l'ouvrage *Social Planning for Canada*, référence obligée d'une entière génération de militants sociaux-démocrates au pays. Mais *A Life on the Fringe* ne consacre à la Ligue que deux pages qui, d'ailleurs, portent presque entièrement sur un épisode insignifiant. Rien de neuf ne viendra donc raffiner l'analyse de Michiel Horn, publiée en 1980. Dans tant d'autres domaines, l'auteur a pris part à de riches activités dont on aurait aimé qu'il nous entretînt avec moins de discrétion.

XAVIER GÉLINAS